

LA LIBERTÉ

ORGANE OUVRIER, PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

ABONNEMENTS-VILLE:
Trois mois \$ 0.60
CASILLA CORREO 759

Communications, Correspondance et Abonnements:
CASILLA CORREO N° 759

ABONNEMENTS-PROVINCE:
Trois mois \$ 0.60
CASILLA CORREO 759

BUENOS AIRES, 1^{er} Juillet 1894.

LES COUPABLES

La bourgeoisie est en deuil et, avec elle, les laquais consternés pleurent le maître, qui fut si bon, si honnête et si vénéré.

Douleur trop bruyante pour être vraie, décoloration trop démonstrative pour être sincère.

Au fond, tout cela, hypocrisie pure.

La vraie douleur est muette.

Et puis, que nous importe!

Qu'ils pleurent leur mort; nous aussi, nous pleurons les nôtres!

Nous n'enguirlandons pas nos journaux de noir, ne faisons point retentir les airs d'assourdissantes clameurs lorsqu'un des nôtres tombe dans la lutte, mais nous gardons jalousement leur souvenir au plus profond de nos cœurs et nous savons nous souvenir...

Nous nous souvenons de la guerre sans quartier qu'on nous a déclarée; nous nous souvenons des coups reçus, des humiliations dont on nous a abreuvé, des infamies dont tous les jours nous sommes les victimes!

On a supprimé nos journaux, interdit nos conférences, saisi nos livres, bâillonné notre voix.

Nous sommes persécutés, traqués comme des fauves, de partout, dans tous les pays, incessamment, sans répit.

Les prisons sont remplies des nôtres, plus de cinq mille compagnons pleurent déjà les géôles de la France, et ça continue!

Pour une parole, un geste, on nous arrête.

Des milliers de familles sont, de par votre haine féroce, sur le pavé, privées

du soutien de ceux qui les faisaient vivre.

Tout ceci n'est-ce point la conséquence forcée, inévitable, de cela?

Croyez-vous donc qu'il est possible de rester impassible devant toutes ces souffrances, toutes ces victimes, tous ces cadavres, dont vous jalonnez le calvaire sanglant du prolétariat?

Tous ces morts, ceux de Chicago, de Xérès, de Barcelonne, de Montbrison, de Paris, de Russie et d'Allemagne, ne sont-ce point ceux, aussi, d'hommes de cœur que vous avez sacrifiés à votre égoïsme et à votre soif de vengeance?

Vous avez semé la graine de haine, elle a germé et vous en recueillez maintenant les fruits. A vous seuls la faute, car vous êtes les seuls coupables.

Aussi est-ce d'un œil sec, de cet œil sec dont celui que vous regrettez si fort, parce qu'il fut l'incarnation même de votre caste, vouait au bourreau nos valeureux compagnons, que nous avons appris qu'il venait de payer sa dette.

Qui sème des têtes, récolte la mort.

A ceux qui assumeront la responsabilité des événements futurs, de se pénétrer de la logique de cet axiome.

Anarchie

Anarchie, ce mot effrayant qui fait dresser les cheveux sur la tête des bourgeois timorés, est pourtant celui qui résume les plus légitimes aspirations que l'Humanité consciente ait eu jusqu'à ce jour.

L'oiseau qui s'essaie à voler et quitte le nid se sentant assez fort pour se passer de sa mère, devient anarchiste. L'enfant qui commence à marcher seul et refuse la main que lui tend sa nourrice pour le soutenir, devient anarchiste. L'homme, s'apercevant qu'il peut

faire lui-même ses affaires, qu'il est assez instruit pour se conduire seul et que ceux qui veulent le diriger ne sont que des hommes comme lui et ne sauraient logiquement avoir la prétention de marcher mieux que lui; l'homme, enfin, délivré de toute tutelle, secouant le joug de ceux qui s'intitulent gouvernement et reprenant sa liberté, voilà l'*Anarchie*.

Or, comme tout dans l'Univers se meut librement, depuis le plus petit insecte jusqu'aux mondes gigantesques qui roulent au-dessus de nos têtes, et qui, de cette liberté absolue, de cette évolution naturelle non contrariée, naît l'harmonie universelle, cet ordre merveilleux et sublime que nous admirons partout dans la nature, il s'en suit que l'*Anarchie* c'est l'*ordre social*, puisque c'est la libre évolution de tous les êtres qui composent la société; et, comme conséquence obligée, tout ce qui contrarie la liberté contrariant aussi cet ordre naturel, sera forcément le *désordre*. Donc, la société bourgeoise étant l'opposé de l'*Anarchie*, c'est le *désordre*.

Il y a loin, comme on le voit, de cette signification à celle que donnent à l'« Anarchie » nos détracteurs; mais ce n'a rien de nous étonner, car tout mot nouveau, incarnant une idée nouvelle, épouvante les caractères rétrogrades, les conservateurs, ceux qui veulent rester en place pour jouir de l'instant présent; ceux qui trouvent que l'Humanité marche trop vite et qui parlent constamment de se reposer sur le bord du chemin sans fin que nous avons à parcourir.

Chaque progrès nouveau a coûté des efforts inouis aux innovateurs pour vaincre la résistance passive des masses et surtout le mauvais vouloir des classes intéressées à vivre aux dépens de l'ignorance et de la crédulité. Il a fallu des luttes acharnées qui ont coûté des rivières de sang, et ce sont ces révolutions violentes qui, par une formidable secousse, ont jeté l'Humanité hors du sentier bourbeux où elle était engagée. Il en a toujours été ainsi.

Plus l'effort a été considérable, plus le pas qu'on a fait en avant a été grand. Chaque progrès demande une souffrance, mais il apporte avec lui une transformation; c'est un degré de plus dans

notre évolution vers un avenir plus ensoleillé, vers cette fraternité universelle si désirée par ceux qui marchent à l'avant-garde de cette légion de vaillants qui se lancent à la poursuite d'un idéal de plus en plus grandiose, mais dont les efforts sont si puissamment diminués par tous ceux qu'il faut traîner à la remorque; par tous ces retardataires que la lumière épouvante et qui crient constamment à ceux qui vont devant de ne pas marcher si vite.

Mais, le moment fatal est arrivé, l'heure de la formidable secousse qui doit ébranler le monde est proche, et c'est en vain que timorés et coupables promènent de tous côtés leurs regards anxieux implorant un secours qui ne leur viendra pas, car lorsque l'aiguille de l'éternel cadran qui marque les heures si redoutées par les oppresseurs de la vengeance populaire aura atteint le point qui lui est signalé, la destinée de notre monde s'accomplira et la Révolution fera son œuvre.

Alors, seulement, nous aurons l'Anarchie.

MOUVEMENT SOCIAL

Notre camarade Lucien Pemjean, arrêté à la suite d'un article l'« Expiation », paru dans la *Revue Libertaire*, — article poursuivi pour apologie de faits qualifiés crimes, — a été acquitté par les assises de la Seine.

Le Landgericht de Berlin vient de rendre son verdict contre les journalistes ayant critiqué la brutalité de la police lors de l'émeute qu'elle provoqua parmi les ouvriers sans travail le 18 janvier passé.

Ont été condamnés :

Kessler, du « Volksblatt », et Wissberger, de la « Berliner Zeitung », à trois mois de prison chacun; Schmidt, du « Vorwärts », à cinq mois de la même peine; Zachau, du « Sozialdemokrat », et Harnisch, du « Lichtstrahlen », chacun à deux mois; N. Grütten, du « Tageblatt », à 500 marks d'amende; Perl, du même journal, à 300 marks; et Schnette, de la « Fahrzeitung », à 150 marks.

Comme toujours pour ces sortes de procès, celui-ci a été conduit avec une partialité révoltante. Le président Bransewetter se serait vanté, d'après la « National Zeitung », d'avoir son opinion toute faite, et cela avant l'ouverture du jugement, et suivant la « Gazette libérale » ce même magistrat aurait maltraité et injurié les témoins appelés par la défense.

Comme on le voit, et comme nous ne cessons de le répéter, que ce soit en Allemagne, en France, en Italie ou en Espagne, la Justice n'est que la consécration de l'Injustice, ce qui n'empêchera pas les journalistes bourgeois plus haut cités de la détendre contre les attaques ou les coups de ceux qui dévoilent ses infamies et cherchent à la supprimer.

Le compagnon Courtois vient d'être condamné, par la cour d'assises de Reims, à treize mois de prison et 100 francs d'amende, pour excitation à la révolte au cours d'une conférence organisée dans cette ville.

La onzième chambre de la Seine a condamné ces jours derniers à six mois de prison un jeune compagnon âgé de dix-sept ans, Edmond Marlot, ancien employé à la Société des mines de Carmaux, où il eut son emploi supprimé pour menaces adressées aux directeurs de ladite Société.

Sans attendre la date de départ qui lui avait été assignée, il partit en disant : « Je m'en vais parce que vous me dégoûtez tous! Je vous fais grâce des dix jours que vous me devez encore! » Puis il envoya au directeur de la compagnie, M. Humblot, une lettre ainsi conçue :

« Retenez bien ceci : c'est que, lorsqu'un patron renvoie un employé moins bête que lui, la première chose à faire est de le payer, car si l'on se vautre aux pieds des cochons de bourgeois, c'est pour vivre sans tuer ni voler. Mais du moment qu'on ne travaille que pour crever de faim, il ne reste plus qu'à gagner sa vie à main armée, à crever des bourgeois qui encaissent de l'or et ne paient rien.

« L'Anarchie a le droit d'exister. Vive l'Anarchie! A mort les bourgeois qui empochent 90 francs par an pour des actions de 300 francs, pendant que ceux qui les produisent crèvent de faim. »

La cour d'assises de Lyon a condamné nos camarades Bernard et Jahu à deux ans de prison chacun, pour excitation à la révolte dans des discours tenus en public et pour provocations de militaires à la désertion.

Aussitôt la nouvelle connue de l'attentat de dimanche, dès qu'elle sut la nationalité de celui qui venait de frapper Carnot, la brute patriote se rua, foule lâche, au pillage des boutiques italiennes; à Lyon et autres grands centres, ce fut un saccage complet. Tout cela aux encouragements de la police. Se mettre deux mille pour piller et assommer quelques pauvres bougres de débitants, voilà l'acte de noble courage et de haute raison dont étaient capables ceux qui, dix minutes avant, gueulaient la « Marseillaise » et acclamaient leur hôte.

Heureusement que ce sont les anarchistes qui sont des sauvages...

Et les autres des honnêtes gens!

Le même jour où nous arrivait l'attentat contre Carnot, le télégraphe nous apportait la nouvelle d'une épouvantable explosion de grisou aux mines de Pontypridd (Angleterre).

251 mineurs ont été tués!

251 familles sur le pavé!

Pour ceux là, pas un regret, pas une larme. Des ouvriers! qu'est-ce que ça

peut leur faire? est-ce que ça compte! Carnot, ah! oui, celui-cela! un homme honnête, illustre, un grand nom! Est-ce qu'il peut exister autre chose que cela! Oh! peuple, quand donc comprendras-tu l'abominable comédie qui se joue sur ton dos!

Complots

ET LOIS D'EXCEPTION

Tant que les gouvernants n'ont eu à faire qu'à un parti politique quelconque cherchant à le remplacer au pouvoir, ils ont eu beau jeu pour enrayer sa marche; car, soit que ce parti arrive progressivement au pouvoir, soit que, plus impatient il soit nécessaire de lui faire quelque place autour du gâteau gouvernemental, cela suffisait pour assurer la tranquillité de l'Etat. La grande masse moutonnaire, qui a de tout temps suivi ces politiciens, était satisfaite, elle aussi, puisque ses bergers étaient contents.

Mais les temps ont changé; une évolution rapide s'est opérée, tant dans la classe ouvrière que dans la classe bourgeoise. Ce qui n'a pas changé ce sont les moyens employés par les gouvernements pour combattre ce grand mouvement d'idées qui se dessine aujourd'hui dans le monde entier.

N'ayant pu corrompre les anarchistes comme de simples politiciens en les attirant à eux, — car les anarchistes luttent pour tous et non pour eux particulièrement, — les gouvernements n'ont pas trouvé autre chose que d'imbécilles et brutales lois d'exception à opposer à la marée montante des nouvelles idées, lois qui n'ont même pas pu, ils devraient s'en souvenir, éviter la chute des gouvernements passés et, particulièrement, celle de l'empire.

Le plus beau de la chose, c'est que ces lois d'exception, dont on parle constamment de nous écraser, existent en réalité depuis déjà une quinzaine d'années au moins, et les compagnons en savent quelque chose; seulement, on les a appliqués sans bruit, ce qui fait qu'aujourd'hui les gouvernants en sont réduits, pour rassurer leur classe apeurée, à faire miroiter au grand jour ces fameuses lois qui étaient en vigueur depuis nombre d'années.

Qui de nous ne se rappelle le procès de Lyon, où 60 des nôtres furent condamnés, pour simple délit d'opinion, à des peines variant de 6 mois à 5 ans de prison, sur le réquisitoire du haineux Fabreguette (haine de classe), car il fut suffisamment prouvé que l'Internationale, pour affiliation à laquelle ils étaient poursuivis, n'existait plus. Est-ce que tout le monde n'a pas présent à la mémoire l'infamie de celui de Chicago, à la suite duquel quatre anarchistes furent pendus, alors qu'un autre se suicidait dans sa cellule pour ne point offrir son agonie en spectacle à ses bourreaux, et que deux de leurs camarades se voyaient frappés de quinze ans de travaux forcés, parce qu'une bombe

tut lancée sur la police chargeant la foule? Et cependant, celui qui la lança est resté inconnu; mais il fallait des victimes et le gouvernement les eut.

Ce procès, qui restera une honte pour la bourgeoisie, fut tellement monstrueux, qu'il y a deux ans le nouveau gouverneur de l'Illinois, non pas seulement grâcia les deux camarades qui avaient échappés à la corde, mais il cassa le jugement rendu par la magistrature de son pays, et témoigna publiquement de son regret de ne pouvoir rendre à la vie ceux qui n'étaient plus.

Est-ce que, depuis cette époque, soit pour un discours, souvent dénaturé par la police, soit pour un article, — alors que des radicaux, voir même des socialistes, n'étaient pas même inquiétés pour les mêmes faits, — les anarchistes ne se voyaient pas toujours condamnés au maximum de la peine?

N'a-t-on pas vu, à Lyon, le gérant d'un journal anarchiste être condamné à six mois de prison parce qu'il déclara être socialiste, alors que ceux de tous les autres journaux l'ont été à deux ans?

Nous ne récriminons pas, nous constatons.

Ne venons-nous pas d'assister, à Barcelonne, à la réédition du procès de Chicago? Est-ce que, en ce moment, les prisons ne regorgent pas d'anarchistes qui n'ont, cependant, jamais commis d'attentat?

Est-ce que de nombreux camarades avec leur femme et leurs enfants ne se trouvent pas réduits à la misère, n'ont pas endurés la faim, chassés de patrons en patrons, par l'influence des insinuations policières?

On les a traqués et on les traque encore comme des bêtes sauvages; ils savent, eux, ce que sont les lois d'exception, car il les subissent depuis longtemps d'une façon révoltante. On ne s'est pas contenté de les poursuivre pour tramage de complots, c'est déjà trop usé; on les persécute maintenant pour affiliation à des « sociétés de malfaiteurs »! On se gardera bien d'inculper Reclus, Kropotkine et autres qui se sont fait un nom, sont connus, et pourraient cracher à la face de l'autoritarisme, dans un procès retentissant, les infamies dont les compagnons sont victimes, non, seulement on emprisonne, on jette dans les cachots de l'oubli d'innocents ouvriers dont la voix se perd dans l'épaisseur du mur des géolés, et la presse vendue ou à vendre se gardera bien de dévoiler les mensonges qui se cachent sous le couvert des accusations.

Et bien, franchement, quels sont les résultats obtenus par les gouvernements dans leur acharnement à traquer l'Anarchie? Peut-on nier que l'Idée n'ait grandi en raison des persécutions dont elle a été l'objet? Après la prison est venu le bague, puis la guillotine, le garrot, la fusillade, et maintenant la bourgeoisie s'aperçoit qu'elle perd du terrain et que l'Anarchie en gagne.

Les nouvelles lois de répression que l'on peut établir donneront des résultats identiques.

La classe gouvernementale aurait dû s'apercevoir qu'elle n'a pas à faire à un parti politique, mais à une idée sociale qu'on ne peut détruire ni par la prison ni par la mort de ceux qui la propagent.

C'est la lutte de l'avenir contre le passé, du progrès contre les préjugés de toute sorte, de la vérité contre l'erreur; c'est une société nouvelle qui veut se substituer à un régime usé, impotent; c'est un mouvement philosophique beaucoup plus important que celui qui a précédé la Révolution française, en ce sens que l'éducation moderne aidant, l'ouvrier pense par lui-même, est plus difficile à duper, parce qu'il lui est possible de s'assimiler l'œuvre des penseurs de tous les pays par cette facilité de communications existante qui relie entre eux tous les peuples.

De partout où il y a des hommes qui pensent, l'Anarchie a pénétré, depuis les bas jusqu'en haut de l'échelle sociale: ouvriers, commerçants, hommes de science, soldats, littérateurs, etc.; à tous les échelons elle a trouvé quelqu'un pour la défendre, et déjà elle plane audessus des classes jouisseuses avec des « ailes de victoire », défiant les lois d'exception et bravant la mort.

Il leur resterait bien un moyen, aux classes possédantes et dirigeantes de se mettre à l'abri du flot qui va les submerger; mais il ne se trouve pas dans la persécution. Ce serait pour le peuple la suppression de sa misère et la jouissance entière de sa liberté; ce serait à la bourgeoisie d'imiter la noblesse et le clergé, de faire, elle aussi, sa nuit du 4 Août. Jusque-là, toutes les lois d'exception du monde n'empêcheront point la lutte de conserver son caractère violent.

Autour de l'exécution

D'EMILE HENRY

De la *Petite République*:

C'en est fait. La tête d'Emile Henry est tombée.

Peut-on dire, selon la formule traditionnelle, que justice est faite?

Non.

La peine de mort, dont Dejeante, au nom des doctrines socialistes, réclamait l'abolition, n'est qu'une barbarie individuelle.

Un rédacteur de l'*Evénement* raconte un entretien qu'il a eu avec la mère d'Henry vingt-quatre heures avant l'exécution:

« Par moment je me dis que nous n'avons peut-être pas assez fait pour le sauver. Mais c'est lui qui a voulu être condamné, c'est lui qui veut mourir... malgré nous!... »

— Avez-vous reçu de lui quelque nouvelle lettre depuis sa condamnation? — Je n'en ai reçu qu'une seule, celle datée du 1^{er} mai, que les journaux ont publiée déjà et qui m'a tant désolée, bien qu'il y fasse appel à tout mon courage.

Mais il ne faut pas que je me laisse aller comme ça, puisque tout n'est pas encore perdu et qu'on peut encore obtenir sa commutation de peine, le conserver vivant.

Voyons, monsieur, qu'est-ce que vous pensez que je puisse faire encore? Ou

fait-il que j'aie? J'ai encore de la force: j'irai!... »

De Clémenceau, dans la *Justice*:

Quelqu'un me dit: « Il faut que vous voyiez ça, pour en pouvoir parler à ceux qui trouvent que c'est bien. » J'hésitais, cherchant des prétextes. Et puis, brusquement, je me décide. Partons.

Toutes les rues aboutissant à la place de la Roquette sont barrées. La place est occupée militairement. Il y a là mille hommes. C'est beaucoup pour en tuer un seul. Des barrières maintiennent le public au débouché de la rue de la Roquette. Il est impossible qu'il voie quoi que ce soit du spectacle de tout à l'heure. M. Joseph Reinach se moque de nous. La place n'est plus qu'une grande cour de prison.

Devant la porte de la Roquette, nouvelles barrières pour les personnes munies de cartes. Il y a bien là une soixantaine de journalistes dont une femme, une vieille dame grise qui fait l'objet de la curiosité générale, sans en éprouver la moindre gêne. Elle cause gaiement avec ses voisins, ou même avec les officiers de paix qui la plaisantent. Des sergents de ville passent, la cigarette ou la pipe à la bouche. Tout le monde fume. On cause à mi-voix. L'attitude est plutôt recueillie.

Tout est prêt. La machine attend. Elle est misérable à voir, avec son triste Deibler. L'aspect d'une de ces machines agricoles qu'on voit dans les concours. On ne sait pas bien si cela hache la paille ou les betteraves, mais c'est trop perfectionné pour inspirer la terreur. Les montants sont bas, la bascule est petite, touchant le sol. Comme nous voilà loin du haut échafaud qui domine la foule, et du beau bourreau rouge avec la hache et le billot.

La petite porte vient de se fermer avec un gémissement aigu. On entend le bruit des barres de fer, qui tombent. La grande porte s'ouvre, et derrière l'aumônier contrainct à la bascule, Emile Henry paraît, conduit, poussé, par l'équipe du bourreau. Quelque chose comme une vision du Christ de Munkacszy, avec son air fou, sa face affreusement pâle semée de poils rouges rares et tourmentés. Malgré tout, l'expression est encore implacable. Le visage blême m'aveugle. Je suis hors d'état de voir autre chose. L'homme ligoté s'avance d'un pas rapide, malgré les entraves. Il jette un regard circulaire, et, dans un rictus horrible, d'une voix rauque mais forte, lance convulsivement ces mots: « Courage camarades. Vive l'Anarchie! » Et se hâtant toujours, il ajoute à mi-voix: « Ah ça! on ne peut donc pas marcher? » Puis, arrivé à la bascule, un dernier cri: « Vive l'Anarchie! »

Un aide a brusquement enlevé la veste noire jetée sur les épaules. J'aperçois la chemise blanche qui laisse le cou nu, les mains liées derrière le dos. Le corps sans résistance est poussé sur la bascule qui glisse. Tout ceci violent, précipité comme dans une apparition. Ici, un temps d'arrêt, bréf sans doute, mais pour moi, démesuré. Quelque chose

n'était pas au gré de M. Deibler. Il se penche, allonge le bras, semble hésiter. Cela semble inexprimablement long, car Henry maintenu sur la planche, le cou sous la lunette, attend. Enfin, le bourreau se relève et se décide. Un bruit sourd, comme d'une masse qui écrase et broie. C'est fait.

ON LIQUIDE

... Quand il eut, formidable, terrassé les deux hommes, quand il les tint à la cravate et que leur poitrine fut pareille à ces sommiers plaintifs dont le genou éprouve l'élasticité. — A l'un il dit :

— Sois franc. Qu'as-tu fait pour les pauvres, en ta quiète et longue vie ?

L'interpellé répondit — et ses prunelles hagardes s'illuminaient d'espoir — :

— J'ai pratiqué la charité dès ma plus frêle enfance. J'étais à l'école d'une mère excellente et de sûr conseil. Elle ne se bornait pas à me donner, toutes les semaines, pour faire l'aumône, un sou ; elle m'en indiquait le placement le meilleur ; « car il y a mendiant et mendiant ; apprends à les connaître », préchait-elle. Et mes préférences éclairées, allaient à ceux dont la gratitude se témoignait en nature : crayons, papier à lettre, porte-plumes, etc... « C'est toujours cela de pris sur les fournitures de la pension, qui nous ruinent », observait encore la prévoyante créature.

— Après.

— De seize à vingt-cinq ans, j'ai dansé pour les pauvres dans les bals de bienfaisance. La municipalité de mon arrondissement en patronnait de fort gracieux. Prix du billet : dix francs. Mais j'en avais pour mon argent. Outre les menus avantages : rencontres agréables, buffet gratuit, décor souriant, combien de fois m'arriva-t-il, reconduisant une petite dame, de la trouver préparée par la valse à de plus profitables étreintes !

— Après.

— Marié, rangé, j'ai assisté avec ma femme à maintes représentations au bénéfice des mineurs, des victimes du feu, de l'eau, du froid, des tremblements de terre, des accidents de chemin de fer. Nous n'en manquions pas une. Car ce ne sont point là des aubaines pour le malheureux sentiment. L'ingéniosité que déploient la presse, les directeurs, les coulisses dans la composition des programmes, rend hommage au désir que montrent les gens du monde, de se récupérer. Rien n'est trop beau pour eux. Nous avons ainsi, au prix ordinaire de la location, le suc des pièces et la fleur des artistes ; tandis qu'il nous aurait fallu, pour entendre ceux-ci, payer notre fauteuil dans les dix théâtres et concerts où leur alléchante vedette flamboie.

— Après.

— Vieux, hésitant à sortir le soir, je fréquentais les kermesses, les bazars de charité. C'était la distraction de mes après-midi. J'achetais, pendant que mon regard butinait le minois des vendeuses choisies parmi les plus jolies actrices de Paris. Doux escompte. Puis, il y a tombolas. J'ai gagné un jour, avec

un billet qui me coûtait vingt francs, une toile de deux cents loix.

— Après.

— Après ? Quand mon fils s'est marié, j'ai distribué mille francs aux pauvres. Quand j'ai eu le malheur de perdre ma fille, l'Assistance publique a encaissé une somme égale. Le maire et le curé m'ont adressé, devant un nombreux auditoire, des paroles flatteuses. Et j'ai eu mon nom dans les journaux.

— Après... après... lorsque je mourrai, mes héritiers — c'est mon vœu — feront étinceler ma mémoire dans ces plaques de marbre à lettres d'or, que l'on cloue au front des fondations pieuses et charitables, je récompenserai la vertu à l'Académie, la vieillesse probe dans les maisons de santé. Mon nom se penchera sur les lits d'hospice, et des générations de malades obsédés l'épèleront dans l'agonie.

— Est-ce tout ?

— Oui...

Le sommier thoracique gémit, défoncé. La cravate fut de chanvre au cou du bienfaiteur supprimé. Et la voix justicière de reprendre, interrogeant le survivant :

— A ton tour. Ne mens pas. Les as-tu secourus, toi, les pauvres ?

L'autre alors, attendant le sort de son compagnon, répondit : — Jamais. Ils ne me doivent rien.

Mais le verbe souverain corrigea cette erreur.

— Tu te trompes : — ils te doivent l'EXASPÉRATION. La plus belle aumône qu'on puisse faire aux misérables, saches-le, c'est de ne la leur point faire du tout. Tu n'as pas capté leur reconnaissance ? berné leur suspicion ? endormi leurs rancunes ? quêté des attermoiements enfin, par d'illusoire concessions et d'hypocrites zèles ? C'est bien. Tu as été le bailleur de haines sans la commandite duquel nous végéterions. Relève-toi et va-t-en !

Lucien DESCAYES.

(L'Endehors).

POUR LA VÉRITÉ

Il l'aimait.

Pauvre pauvre, dit-elle, jamais tu ne me posséderas ; à peine pourrais-je, de temps en temps, te donner un sourire. Les routes de la vie sont courtes pour moi ; pour toi, elles seront d'une longueur désespérante.

Quand tu m'auras poursuivie pendant des jours, des nuits, — des années ; quand la faim t'auras tordu les entrailles ; quand tes pieds ensanglantés ne pourront plus se poser sur les bords des chemins ; ou, quand les hommes qui me haïssent, te faisant un crime de mon amour, t'auront jeté au fond de quelque cachot, — peut-être au couteau de quelque guillotine, sais-tu ce que je pourrais te donner en échange de ta fidélité, de ton amour ? — A l'heure où la mort éteindra tes yeux, j'irai me pencher sur toi, — sur celui qui m'aura tant aimée, — et je chercherai quelques mots de consolation ; peut-être voudrai-je poser un baiser sur tes lèvres pâles, — mais toi, ne me repousseras-tu pas alors, en te crispant au souvenir des souffrances

subies, et, — pour celle qui aura causé toutes les douleurs, tes lèvres n'auront-elles pas, dans un rictus amer, le crachat suprême des malédictions ?

— J'irai, dit-il, j'irai par les routes ensoleillées ou sombres, et puisque tu seras devant moi, je ne sentirai les fatigues ni les privations.

J'aimerai les maux de mon corps et je sourirai en contemplant les blessures dont des ennemis implacables l'auront couvert pour se venger de toi.

Dans les sombres cachots, sous les couteaux des guillotines, ma voix s'élèvera pour un chant de colère et de vérité.

Plus les douleurs subies seront grandes, plus mon amour pour toi sera puissant, — et quand tu viendras poser sur ma lèvre blémisante ta lèvre à jamais aimée, je jure que la joie qui, alors, m'enveloppera, sera longue comme la route parcourue, grande comme les maux soufferts, large comme les blessures ouvertes et que, dans un cri d'indicible espoir, je rendrai à la terre mon corps qui, loin de périr tout entier, — dans le mystère des transformations superbes, — mettra plus de force aux fronts des illuminés, plus d'amour pour toi aux cœurs des misérables.

— Va, dit-elle, et puisque tu le veux, que grande soit ta fatigue, immense ta douleur, horribles tes blessures, — et que soit si puissant ton cri dernier d'algèresse que les hommes comprennent enfin que ce sont encore des élus ceux qui, pour moi, au-dessus de toutes leurs misères d'une heure, ont su placer, comme une lampe jamais éteinte, leur confiance et leur amour.

Et le pauvre partit par des routes souvent sombres et froides, arrachant ses talons éculés aux pierres pointues des chemins, mais portant, comme une double auréole à laquelle se ranimaient sa force et son courage, — au front, un rêve, au cœur, une espérance.

Paul TACHON.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

POUR LA PROPAGANDE

F. B., 1 — A. C., 0.50 — M., 1 — Un typo, 1 — E. D., 0.40 — Un soldat, 0.50 — Un chaudron fêlé, 0.50 — Un inconnu, 2 — 24 Juin, 0.40. — Total : \$ 7.30.

A ce jour : 335.45 \$.

PETITE CORRESPONDANCE

François R. (ville). — Avons reçu envoi, merci. Envoyons journal.

LA LIBERTÉ

se trouve en vente aux kiosques des places Victoria, Monserrat, Libertad, Lavalle, Viamonte, Constitucion et Once de Setiembre.

Le demander également aux crieurs.